

Introduction

Partout le paysage change. En milieu rural, comme en ville, nous observons au quotidien de multiples ajouts, disparitions, remplacements. Pourtant, notre regard accroche aussi des chemins, des bâtis, des haies, etc., résidus d'époques révolues qui subsistent dans notre présent. Vu « d'en haut » grâce à la documentation planimétrique géométrique (cartes, relevés topographiques) et à la vision aérienne qui ont envahi nos écrans depuis une quinzaine d'années, la coexistence entre formes anciennes et actuelles du paysage apparaît encore plus marquée. En effet, la forme en plan, c'est-à-dire l'emprise au sol des éléments paysagers (bâti, voies de communication, haies, fossés, champs, jardins, etc.) tend à se conserver plus longtemps que les formes en volume que nous percevons directement au regard. J'utiliserai dans la suite la distinction entre « modelé » et « tracé » pour distinguer ces deux niveaux de formes. Le « modelé » renvoie au paysage perçu par le regard direct. Ce terme, appliqué à l'origine aux formes du relief, a été étendu, en archéogéographie, à tous types de formes occupant l'espace en trois dimensions (c'est-à-dire dans leur volume), qu'elles soient d'origine anthropique ou naturelle (Chouquer 1997a, p. 15). L'emprise que le volume occupe au sol dessine une forme en deux dimensions, perceptible par la cartographie ou la vision aérienne. En archéogéographie, cet espace occupé au sol par les éléments paysagers a été qualifié de « tracé en plan » (Chouquer 1997a, p. 15), « forme en plan » ou encore « tracé » (Robert 2003a, p. 117 et 127).

Le paysage dont traite cet ouvrage est donc essentiellement le paysage dans sa dimension matérielle, mais sont prises en compte également les limites territoriales formalisées par le droit (limites foncières et limites de circonscriptions territoriales). En effet, ces limites, qui ne sont pas forcément visibles sur le terrain, mais que la carte ou le cadastre enregistrent, sont des témoins particulièrement persistants des formes d'organisations anciennes du paysage. Des portions de ville, de terres, des routes, des réseaux de drainage ou d'irrigation, des formes de distribution de l'habitat, etc. apparaissent ainsi entièrement renouvelés dans leur modelé, mais construits sur des

tracés et des découpages territoriaux pérennes. Le paysage peut ainsi être comparé au navire de Thésée, maintenu au port par les Athéniens qui en remplaçaient progressivement les planches pour le conserver. Dans le paysage, les éléments paysagers ne cessent de se renouveler, tout en conservant une certaine identité du paysage hérité. Dans ce paysage, cadavre exquis composé de formes créées à de multiples périodes et où passé et présent sont fortement imbriqués, comment penser la coexistence entre ces formes issues de temps différents ?

Dans la première partie de cet ouvrage, je m'intéresse à la manière dont les chercheurs, qui ont pratiqué l'analyse morphologique depuis le XIX^e siècle, ont pensé la dynamique des formes et conceptualisé la persistance et le changement dans les formes du paysage. Ces différentes approches émergent dans des contextes particuliers de transformations spatiales et sociales, et l'analyse morphologique comme mode d'appréhension scientifique du paysage a toujours oscillé entre une volonté cognitive et une volonté normative. Il m'a donc semblé pertinent de mettre en regard la pensée des chercheurs qui étudient les temporalités à l'œuvre dans le paysage (archéologues, géographes, historiens), avec celle d'une partie des professionnels qui sont chargés de son aménagement (architectes, urbanistes). Ainsi, nous verrons comment temporalités et spatialités sont articulées ou au contraire séparées dans les différentes traditions de recherche et d'aménagement. Face aux conceptions traditionnelles qui pensent la transmission des formes du paysage sur le mode de l'inertie ou du palimpseste, je montrerai pourquoi les systèmes complexes, l'auto-organisation et la résilience apparaissent comme un nouveau cadre théorique pertinent pour la rénovation de l'analyse morphologique des paysages. Je m'attarderai aussi sur les concepts qui, en archéogéographie, pourraient permettre d'enrichir la réflexion sur la résilience écologique, notamment en ce qui concerne la question des différentes temporalités à l'œuvre dans les systèmes.

Dans la deuxième partie de cet ouvrage, je m'intéresse aux conditions d'apparition et d'élaboration du cadre conceptuel de la résilience, en particulier dans le champ de l'écologie. Depuis les années 1970, la recherche sur la résilience, développée dans le sillage de l'adoption du paradigme des systèmes complexes et de l'auto-organisation, apparaît comme un moyen d'introduire la dynamique temporelle et de réfléchir aux interactions multiscalaires dans l'organisation des systèmes complexes. Développée d'abord en physique, en psychologie et en écologie, la résilience a pris son véritable essor à partir de la seconde moitié des années 2000, moment où elle a été mobilisée pour promouvoir une réaction dynamique des sociétés face aux catastrophes et au changement climatique. En sortant du champ cognitif, elle tend à devenir un concept polysémique et chargé de nombreux implicites. J'ai choisi de me concentrer sur le cadre conceptuel de la résilience dite écologique (*ecological resilience*) développée à partir de 1973 par l'écologue canadien Crawford S. Holling et relayé par le réseau

Resilience Alliance. En effet, on peut voir dans la résilience écologique un puissant concept heuristique, capable de transformer notre perception de l'évolution de la relation sociétés-milieus. Après avoir présenté la résilience comme propriété des systèmes socio-écologiques, je détaillerai l'utilisation qui en a été faite dans l'analyse des systèmes spatiaux et des paysages chez les archéologues, les géographes et les archéogéographes. Je m'intéresserai en particulier à la place donnée aux héritages dans les dynamiques actuelles. La pensée traditionnelle sur la perception du temps dans le paysage, exposée dans la première partie, me permettra de discuter la pertinence du concept de résilience pour vérifier s'il s'agit véritablement d'une nouvelle manière de penser le changement ou s'il est simplement l'habillage d'idées anciennes.

En synthèse, je montrerai comment l'écologie, la géographie et l'archéogéographie, qui se sont intéressées à la dynamique du paysage et des systèmes spatiaux, peuvent converger vers un certain nombre de concepts communs et s'enrichir mutuellement afin de lire les paysages comme des systèmes adaptatifs complexes résilients.